

orale. Ils témoignent, si besoin est, de la totale perméabilité des frontières oral/écrit, profane/sacré, populaire/savant, rural/citadin... que bon nombre ont fabriqués ou voulu voir totalement hermétiques, favorisant ainsi une sorte de construction-invention du monde rural paysan.

Marlène BELLY  
maître de conférences, Université de Poitiers

François de BEAULIEU, *La Poule Coucou de Rennes. Patrimoine vivant de la Bretagne*, Rennes, Écomusée du pays de Rennes/Presses universitaires de Rennes, 2015, 127 p.

François de BEAULIEU, Hervé RONNÉ (photographies), *Le mouton d'Ouessant*, Morlaix, Skol Vreiz, 2015, 120 p.

En 2014, l'écomusée de Rennes, souhaitant fêter le centenaire de la création du standard officiel de la poule Coucou de Rennes, s'engage dans la publication d'un ouvrage consacré à l'histoire d'une « des plus grandes races de volailles fermières de France », comme l'écrit dans sa préface Jean-Luc Maillard, directeur de l'Écomusée, à l'origine du projet, « bien plus qu'une histoire de volaille », ajoute-il : il souhaite, avec ses collègues Jean-Paul Cillard et Sophie Pencreach, recueillir les témoignages de ceux et celles qui « ont contribué à son sauvetage *in extremis* puis à sa conservation et à sa valorisation économique ». « Une résurrection » qu'il fallait conter avec passion et talent. Invité à accompagner cette aventure, François de Beaulieu, auteur de nombreux ouvrages consacrés au patrimoine naturel de la Bretagne dont *Les Bretons et leurs animaux domestiques* (Spézet, Coop Breizh, 2000), met sa plume au service de cette belle histoire. Le premier chapitre de l'ouvrage s'ouvre sur une présentation générale des gallinacées et de leur domestication, des différentes variétés de poules, des poules mythologiques – le fameux coq gaulois – et du remplacement inéluctable de la Coucou, présente dans toute la Bretagne, le Maine et la Normandie par des « espèces aux aptitudes mixtes », associant une bonne croissance et une production d'œufs à la hauteur. Une sélection empirique faite de croisement entre variétés de poules tendait à renforcer ces caractères et à peupler les basses-cours d'oiseaux aux origines très variées. L'auteur souligne l'absence d'études historiques sur la place de la poule dans l'agriculture traditionnelle. Les archives relatant la composition quantitative et qualitative des basses-cours sont en effet très pauvres, même dans les minutes notariales d'inventaires après décès. On y trouve énumérés les chevaux, les ânes, les vaches, les taureaux, les moutons, les chèvres..., bref, toutes les espèces animales attachées à une ferme, mais rien ou si peu concernant les volailles, exception faite de l'oie lorsqu'elle apporte un complément de revenus. Je pense en particulier aux successions dans les marais de Sougéal, de la Folie en Antrain et du Mesnil en Pleine-Fougères. Les efforts

de spécialisation des espèces et la définition des différentes races donnent lieu au début du XIX<sup>e</sup> siècle à la publication des standards, « descriptions idéales de la race » approuvée par les éleveurs.

Paul Letrône, un Ornais, est le premier en 1858 à avoir décrit les caractères physiques (plumage, crête...) de la Coucou, n'hésitant pas à évoquer des traits de comportement propres à cette variété : le coq au « chant aigu » est « vigilant » et possède « la qualité persistante de force », la poule a « l'allure vive et légère ». Quant aux poulets, ils s'avèrent être de « tendre et succulent manger ». Cette race voit alors sa diffusion assurée par les sociétés savantes comme l'Association bretonne, lors de concours des meilleures espèces. L'aviculture, terme qui apparaît dans le *Larousse* en 1888, devient la science des poulaillers et des basses-cours. En 1891, Ernest Lemoine crée la Société nationale d'aviculture de France, qui publie *La revue avicole*.

Le second chapitre est entièrement consacré à Edmond Ramé (1867-1955), « l'artisan créateur de la race Coucou » écrit Jean-Luc Maillard. Neveu de l'historien et archéologue Alfred Ramé, ce Rennais, qui hérite à 4 ans de la ferme de la Bintinais, commence vers 10 ans à collectionner les volailles et, sur les conseils d'Ernest Lemoine, rassemble vers 1880 un premier lot de volailles de cette race locale appelée la Coucou. Edmond Ramé, qui commence ses études de médecine et de droit en 1888, se lance la même année dans l'élevage et présente ses volailles dans de nombreuses manifestations avicoles. La Coucou devient une bête à concours admirée, comblée de prix. L'éleveur n'est pas oublié : il est fait chevalier du Mérite agricole en 1892, officier en 1894, à 34 ans. En 1899, il présente sa Coucou à « crête simple » – sa marque de fabrique – au concours de Saint-Pétersbourg. Sa notoriété est internationale. Il rafle les deux premiers prix à l'Exposition universelle de Paris en 1900.

La Coucou est devenue « la meilleure race française » de volailles. Et pourtant, il doit attendre l'année 1914 pour en voir homologuer le standard officiel. Éprouvé par la perte de deux de ses fils à la guerre, Edmond Ramé poursuit son œuvre mais doit se résoudre, à la fin des années 1920, à constater que la Coucou, race pondeuse « petite, vive, alerte, remuante » devient une race à chair « paresseuse et médiocre, pondeuse médiocre ». En donnant, à la fin de sa vie, ses volailles à son fermier Frédéric Drouet qui en vendit à André Rouesné et à la famille Breton, Edmond Ramé allait permettre à la Coucou de se maintenir dans quelques exploitations, malgré son abandon progressif par les fermiers, jusque dans les années 1980.

« Le retour de la Coucou de Rennes » est le titre de la troisième partie de l'ouvrage. Il met en scène des particuliers et des institutions, d'André Rouesné, « le passeur » de la Coucou d'Edmond Ramé, à Jean-Yves Veillard, conservateur du musée de Rennes, à l'origine de l'Écomusée. Le salut de cette vieille race ne tenait qu'à un fil. Un appel aux propriétaires dans le journal *Ouest-France* lancé par Jean-Luc

Maillard aboutit en 1988 à la remise par André Rouesné de « son cheptel relique ». L'histoire de la Coucou n'est pas rompue. L'Écomusée, lieu de conservation du patrimoine vivant et attaché à la conservation et à la renaissance de la biodiversité domestique, poursuit le travail de conservation et de multiplication de l'espèce. L'ouvrage cite tous ceux qui de près ou de loin ont accompagné cette renaissance lancée par l'Écomusée installé, curieuse coïncidence, à la Bintinais, la ferme d'E. Ramé. Cette galerie de portraits, que l'on doit aux photographes Hervé Ronné et Alain Amet, apporte à la publication un côté chaleureux. La passion bien vivante de ces éleveurs contemporains de la Coucou semble être la même que celle qui faisait vivre, voilà plus de cent ans, Edmond Ramé. Cette troisième partie se termine par une invitation à rejoindre ceux qui cuisinent la Coucou et par d'importantes et utiles annexes orientant entre autres le lecteur vers des associations d'éleveurs et la Fédération des races de Bretagne.

Ce volume très illustré, publié aux Presses universitaires de Rennes grâce au financement de Rennes Métropole, avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles et de la ville de Rennes, sera, on l'espère, suivi de monographies aussi riches mettant en valeur des espèces animales domestiques de Bretagne et de la sauvegarde des archives constituées par ces éleveurs passionnés. Lire cette belle histoire de la renaissance de la poule Coucou donne au lecteur l'envie de soutenir ces pionniers.

Infatigable, F. de Beaulieu signe également, avec *Le mouton d'Ouessant*, une autre épopée animale, quelque peu similaire à celle de la poule Coucou. Il s'est entouré des éleveurs du Groupement des éleveurs de moutons d'Ouessant (GEMO), dont on fête les quarante ans cette année, pour brosser en 132 pages un tableau aux très nombreuses illustrations, un véritable foisonnement qui nous permet d'aborder l'histoire de cet élevage. Ce livre est aussi un hommage, écrit le préfacier Bernard Denis, professeur honoraire à l'école vétérinaire de Nantes, à Paul Abbé qui, lors du colloque de 1974 de la société d'ethnozootecnie consacré aux « Races en péril », avait présenté « son mouton ». « Le mouton des Bretons », « le plus petit des moutons du monde », appellations reprises par l'auteur, va ainsi voir son histoire contée en deux chapitres : le mouton d'Ouessant dans son île et, sans surprise, le mouton d'Ouessant hors de son île.

François de Beaulieu esquisse en premier lieu le statut des terres de l'île, car l'histoire de notre mouton y est intimement liée. Mêlant au gré des saisons propriété privée et collective, landes et champs en communauté pour le pacage, puis enclos pour la culture, l'usage des terres révèle une société ouessantine à la forte identité, telle qu'elle fut dépeinte dans les ouvrages de Françoise Péron, par exemple. Alors qu'en Bretagne, le partage des landes et le développement de l'agriculture ont progressivement fait disparaître l'élevage des moutons, le caractère insulaire l'a en quelque sorte protégé, comme pour le mouton de Belle-Île-en-Mer ou celui de la presque-île de Brière.

Surnommé *denved* (mouton) par les Molénais, l'Ouessantin était fier de cette appellation liée à cette espèce « identitaire », selon les termes de l'auteur. La statue de la Vierge, du XVIII<sup>e</sup> siècle, conservée dans l'église paroissiale, est accompagnée d'un mouton noir, preuve sans conteste de la grande importance de celui-ci pour les îliens.

Laissés en liberté sur les landes de l'île, les moutons sont marqués par leurs propriétaires. Cambry en 1794 souligne le rôle primordial de la marque dans la surveillance des troupeaux. Le petit mouton a de la valeur. Il s'exporte (800 animaux quittent l'île en 1759) et il est réputé. Dès 1608, avec le missionnaire Michel Le Nobletz, la présence du mouton est avérée et sa réputation affirmée. Piganiol de La Force, dans son traité intitulé *Nouvelle description de la France* publié en 1754, souligne la petitesse et le caractère « excellent » de l'animal. En 1759, sa population est évaluée à 2 000 têtes. Tous les voyageurs au fil du temps vont conforter ces deux traits de l'animal : petit mais à la chair excellente. Sur le site de Mez-Notariou, les archéologues ont mis au jour 15 000 restes de mouton de petite taille et « gracile », dont la datation va de l'âge du Bronze à l'époque romaine, soit 1 500 ans de présence confirmée sans pour autant, faute d'analyse génétique, pouvoir établir les liens qui les unissent aux variétés du XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1851, le troupeau est évalué à 6 000 têtes. Les surfaces agricoles augmentent et les communs tendent à laisser la place aux usages privés. Le défrichement des landes prend de plus en plus d'ampleur au fil du siècle et le libre pacage commence à poser des problèmes. Le conflit entre les cultures et l'élevage débouche sur des règlements mal perçus par la population. En juillet 1849, les moutons parqués sont libérés, les champs non récoltés sont ravagés. Désormais, le conseil municipal va fixer les dates d'ouverture des parcs en fonction de la maturité des blés. L'île est sectionnée en quatre quartiers et les autorités municipales tentent de préserver la vaine pâture et le libre parcours qui concerne aussi les vaches, seule richesse de nombreuses familles îliennes. Pourtant, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les visiteurs qui vont se succéder n'ont d'yeux que pour les moutons attachés deux par deux, mais en grand nombre. Leurs relations de voyage offrent à l'auteur une mine d'informations échelonnées dans le temps sur l'état du troupeau. Citons Charles Le Maout, le bien nommé, pour commencer, 1848, Victor Flour de Saint-Genis, 1852, Jules Duplessis de Kergomard, 1854, la princesse Baciocchi, 1861, François-Marie Luzel, 1873, Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1895, Gustave Geffroy, 1897, Paul Gruyer, 1899, Théophile Caradec, 1905, Georges-Gustave Toudouze, 1906, Bernhard Kellermans, 1911, Claude Anet, 1908. Et c'est un militaire en garnison à Ouessant, Charles Grimbert, qui fige en deux photographies, en 1898, moutons et landes ouessantines.

F. de Beaulieu offre aussi une bibliographie essentielle pour inciter le lecteur à une excursion dans l'île. Il remet à l'honneur un roman incontournable, *Les filles de la pluie. Scènes de la vie ouessantine*, d'André Savignon (prix Goncourt 1912).

Parcourir cet Ouessant du passé nous fait entrevoir la fragilité de la place de l'animal identitaire aujourd'hui. L'auteur avoue son inquiétude sur le devenir de ces élevages appartenant presque exclusivement à des personnes âgées.

Un état des élevages anciens complète cette analyse ouessantine et ouvre le second chapitre de l'ouvrage « Le mouton d'Ouessant hors de son île ». Parcs zoologiques, châteaux et fermes modèles, puis le Parc d'Armorique, ont accueilli les petits moutons. Sa renaissance tient à quelques personnes comme Paul Abbé ou Jacques Martin, qui rassemblèrent les animaux élevés chez des particuliers – on retrouve le même chemin qu'emprunta la poule Coucou de Rennes – et surent créer une structure associative pour lui assurer un avenir, le GEMO, à l'origine du livre. Ses membres possèdent 500 moutons. Il devient alors possible de relancer cette espèce. Depuis cette date, ces passionnés maintiennent en vie le petit mouton d'Ouessant en le dotant d'un standard, en organisant des concours et des fêtes...

Présenter le mouton, son histoire et son île ; susciter une « grande motivation » autour du petit animal, étaient aussi pour l'auteur une invitation à rejoindre ceux qui œuvrent en ce sens, un appel à sauvegarder ces anciennes espèces. Plusieurs superbes « cahiers photos » : portraits de moutons, trois foires aux moutons, la tonte, portraits d'éleveurs, le concours national 2015, réalisés par le photographe H. Ronné, apportent leur pierre à cet ouvrage très touchant, très humain.

L'ouvrage se termine d'ailleurs, outre les classiques références bibliographiques, par plusieurs pages consacrées à quelques conseils aux futurs éleveurs. On ne pouvait mieux conclure.

ÉRIC JORET

Nathalie BOULOUCH, Louis ANDRÉ, *Inventer un regard, Rennes et la Bretagne à travers les collections de la Société photographique de Rennes, 1890-1976*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Hors collection », 2015, 125 p.

*Inventer un regard* est le prolongement d'un travail lancé par Nathalie Boulouch et Louis André dans le cadre du master Magemi (Gestion et mise en valeur des œuvres d'art, des objets ethnographiques et techniques) dont ils ont la responsabilité à l'université de Rennes 2.

Le sujet de recherche et de travail des étudiantes de cette année 2015 a été consacré à l'histoire de la Société photographique de Rennes (SPR) – qui fêtait vaillamment ses 125 ans d'existence. Le fruit de ces recherches sur son histoire et son fonctionnement a trouvé un aboutissement concret à travers deux expositions différentes présentées, l'une à l'université de Rennes 2 (9 avril-30 septembre 2015), l'autre à la chapelle Saint-Yves (17 juin-13 septembre 2015). Pour clore l'exercice, les étudiantes ont réalisé un petit catalogue qui porte également le même titre et